

8.2 Texte 2

Nous en parlons à peine et leur nom nous échappe. La philosophie les a négligées depuis toujours, avec mépris plus que par distraction. Elles sont l'ornement cosmique, l'accident inessentiel et coloré qui trône dans les marges du champ cognitif. Les métropoles contemporaines les considèrent comme les bibelots superflus de la décoration urbaine. Hors les murs de la ville, ce sont des hôtes — des mauvaises herbes — ou des objets de production de masse. Les plantes sont la blessure toujours ouverte du snobisme métaphysique qui définit notre culture. Le retour du refoulé, dont il est nécessaire de nous débarrasser pour nous considérer comme différents : hommes, rationnels, êtres spirituels. Elles sont la tumeur cosmique de l'humanisme, les déchets que l'esprit absolu n'arrive pas à éliminer. Les sciences de la vie les négligent également. « La biologie actuelle, conçue sur la base de ce que nous savons de l'animal, ne tient pratiquement aucun compte des plantes » (François Hallé, *Éloge de la plante*) ; « la littérature évolutionniste standard est zoocentrique ». Et les manuels de biologie abordent « de mauvaise grâce les plantes comme décorations sur l'arbre de la vie, plutôt que comme les formes qui ont permis à cet arbre de survivre et de grandir » (Karl J. Niklas).

Il ne s'agit pas simplement d'une insuffisance épistémologique : « en tant qu'animaux, nous nous identifions beaucoup plus immédiatement aux autres animaux qu'aux plantes » (W. Marshall Darley). Ainsi, les scientifiques, l'écologie radicale, la société civile s'engagent depuis des décennies pour la libération des animaux, et la dénonciation de la séparation entre homme et animal (la machine anthropologique dont parle la philosophie) est devenue un lieu commun du monde intellectuel. Personne au contraire ne semble avoir jamais voulu mettre en question la supériorité de la vie animale sur la vie végétale et le droit de vie et de mort de la première sur la seconde : vie sans personnalité et sans dignité, elle ne mérite aucune empathie bienveillante ni l'exercice du moralisme que les vivants supérieurs arrivent à mobiliser. Notre chauvinisme animalier se refuse à dépasser « un langage d'animaux qui se prête mal à la relation d'une vérité végétale » (François Hallé). Et en ce sens, l'animalisme antispéciste n'est qu'un anthropocentrisme au darwinisme interiorisé : il a étendu le narcissisme humain au royaume animal.

Elles ne sont pas touchées par cette négligence prolongée : elles affectent une indifférence souveraine envers le monde humain, la culture des peuples, l'alternance des royaumes et des époques. Les plantes semblent absentes, comme égarées dans un long et sourd rêve chimique. Elles n'ont pas de sens, mais elles sont loin d'être verrouillées : aucun autre vivant n'adhère plus qu'elles au monde qui les entoure. Elles n'ont pas les yeux ou les oreilles qui

leur permettraient de distinguer les formes du monde et multiplier son image dans l'iridescence³ de couleurs et de sons que nous lui prêtons. Elles participent au monde dans sa totalité en tout ce qu'elles rencontrent. Les plantes ne courent pas, ne peuvent pas voler : elles ne sont pas capables de privilégier un endroit spécifique par rapport au reste de l'espace, elles doivent rester là où elles sont. L'espace, pour elles, ne s'émiette pas dans un échiquier hétérogène de différences géographiques ; le monde se condense dans le bout de sol et de ciel qu'elles occupent. À la différence de la majorité des animaux supérieurs, elles n'ont aucune relation sélective avec ce qui les entoure : elles sont, et ne peuvent qu'être, constamment exposées au monde qui les environne. La vie végétale est la vie en tant qu'exposition intégrale, en continuité absolue et en communion globale avec l'environnement. C'est afin d'adhérer le plus possible au monde qu'elles développent un corps qui privilégie la surface au volume : « Le ratio très élevé de la surface au volume dans les plantes est l'un de leurs traits les plus caractéristiques. C'est à travers cette vaste surface, littéralement étalée dans l'environnement, que les plantes absorbent les ressources diffuses dans l'espace nécessaires à leur croissance ». (W. Marshall Darley) » Leur absence de mouvement n'est que le revers de leur adhésion intégrale à ce qui leur arrive et à leur environnement. On ne peut séparer — ni physiquement ni métaphysiquement — la plante du monde qui l'accueille. Elle est la forme la plus intense, la plus radicale et la plus paradigmatique de l'être-au-monde. Interroger les plantes, c'est comprendre ce que signifie être-au-monde.

Emanuele Coccia

Pistes pour le développement

Là encore, le texte offrait plusieurs pistes pour un développement. Les trois premières lignes du texte (« Nous en parlons à peine et leur nom nous échappe. La philosophie les a négligées depuis toujours, avec mépris plus que par distraction. Elles sont l'ornement cosmique, l'accident inessentiel et coloré qui trône dans les marges du champ cognitif. ») évoquant le manque d'intérêt de la philosophie, des sciences et de la culture en général pour les plantes, pouvaient être choisies comme point de départ à la réflexion, de même que la phrase des lignes 6-7 : « Les plantes sont la blessure toujours ouverte du snobisme métaphysique qui définit notre culture. » Les candidats appréhendant de devoir parler des plantes pouvaient choisir une autre citation, par exemple celle des lignes 16-17 : « En tant qu'animaux, nous nous identifions beaucoup plus immédiatement aux autres animaux qu'aux plantes. » Avec cette phrase, il était possible d'évoquer les rapports entre l'homme et l'animal : le rapport entre l'homme et l'animal joue-t-il sur la distance, ou sur la proximité ? L'homme s'identifie

³ Qui brille avec des reflets irisés.

facilement à l'animal ; ou plutôt, il prête à l'animal des pensées, des émotions humaines, voire il le fait parler (présence d'une voix off dans certains documentaires animaliers, animaux qui parlent et agissent comme des hommes dans les livres ou dessins animés pour enfants...) ; la poésie, les arts, jouent souvent de la proximité entre l'homme et l'animal (fables de La Fontaine, Métamorphoses d'Ovide évoquant la continuité du vivant, dessins de Le Brun représentant des hommes aux traits animaux ; photos de l'album Bestiaux de Yann Arthus-Bertrand où des éleveurs posent avec une de leurs bêtes ; importance capitale de l'animal dans l'art pariétal...). Tout cela ne doit pas faire oublier qu'effectivement, l'homme s'est voulu différent de l'animal (pour Descartes, les animaux sont des machines dénuées de pensée) et l'a tenu à distance, ou exploité (élevage, zoos, cirques, chasse).

Les deux citations relevées plus haut n'étaient pas plus difficiles à traiter, et les exemples ne manquaient pas. Les plantes ne sont-elles pour nous qu'un décor ? Les plantes ont certes été négligées par la philosophie, et la botanique n'a pas toujours été une branche prestigieuse des sciences. Les plantes ont été étudiées avant tout pour leur capacité à nourrir l'homme, à le soigner, ou à embellir son milieu (traités de botanique, de médecine, herbiers). Elles ont rarement été étudiées pour elles-mêmes. Pourtant, elles ont toujours suscité l'intérêt des artistes et des poètes. La Fontaine ne les oublie pas dans ses fables (Le Chêne et le roseau), ni Ovide dans ses Métamorphoses (Daphné changée en laurier est un des passages les plus célèbres, et les plus réinterprétés, en particulier par le sculpteur Le Bernin). Les artistes ont aimé les représenter (natures mortes, peinture en plein air des impressionnistes, meules de foin ou nymphéas de Monet, jungles du Douanier Rousseau...). Les plantes ont une dimension symbolique : la feuille d'érable est l'emblème du Canada, le cèdre celui du Liban, la fleur de lys celui des rois de France et des royalistes ; la rose est le symbole de l'amour...). La forêt joue un rôle très important dans l'imaginaire occidental, elle est un passage obligé des romans de chevalerie, où elle est refuge (Robin des bois) ou épreuve, voire lieu initiatique dans les contes (Petit Poucet, Petit Chaperon Rouge...). Dans le bouddhisme, les arbres sont tout aussi importants : Bouddha naît sous un ashoka, médite sous un jambosier, reçoit l'éveil sous un figuier et s'éteint sous un sal... Aujourd'hui, l'urgence écologique se manifeste par un regain d'intérêt pour les plantes, auxquelles des livres, véritables succès de librairie (La vie secrète des arbres, de Peter Wohlleben, s'est vendu à 650 000 exemplaires rien qu'en Allemagne, en 2017), et des expositions (Nous les arbres à la Fondation Cartier en 2019), sont consacrées. Les découvertes scientifiques se sont multipliées, montrant l'aptitude des plantes à communiquer, se protéger, etc. La préservation de la diversité végétale est devenue un enjeu écologique, voire politique (association Kokopelli).

Définir : antispécisme

cosmique

snobisme métaphysique

retour du refoulé

zoocentrique

évolutionnisme

empathie

chauvinisme

anthropocentrisme

darwinisme

narcissisme

paradigmatique

être-au-monde